

Entretien avec Luc et Jean-Pierre Dardenne

Lily Baron

Volume 16, numéro 2, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Baron, L. (1997). Entretien avec Luc et Jean-Pierre Dardenne. *Ciné-Bulles*, 16(2), 26–29.

«Il faut, pour créer, se dépouiller.»

Luc Dardenne

par Lily Baron

Les frères Dardenne n'étant pas venus présenter **la Promesse** au Festival du film européen de Bruxelles, je suis allée les rencontrer à Liège dans les bureaux des Films du fleuve, leur maison de production. Conséquence du succès de **la Promesse**, l'ambiance y était effervescente, et Luc et Jean-Pierre Dardenne accueillants, chaleureux mais un peu débordés; ils préparent déjà un nouveau long métrage. Nous avons néanmoins pris tout notre temps pour un entretien qui s'est avéré très riche.

Ciné-Bulles: Vous avez fondé une maison de production, les Films du fleuve. Quand l'avez-vous fondée, comment et pourquoi?

Luc Dardenne: En 1975, nous avons d'abord fondé une association pour produire nos propres documentaires; en 1977, cette association a été reconnue par le ministère de la Culture comme atelier de production. Nous avons pu obtenir une subvention annuelle. Les objectifs de cet atelier furent au départ de produire nos propres documentaires puis des documentaires d'auteurs de la Communauté européenne, et si possible de découvrir de jeunes réalisateurs. Nous «existons» depuis 21 ans. Nous avons produit une cinquantaine de documentaires, dont 10 que nous avons réalisés nous-mêmes, 30 en production et 10 en coproduction. Lorsque nous sommes en coproduction, nous produisons aussi avec des réalisateurs étrangers. En 1980, nous avons créé une coopérative pour coproduire en Irlande du Nord un film d'Armand Gatti, «**Nous étions tous des noms d'arbres**»; après nous avons produit notre film, **Je pense à vous**. Il y a trois ans, ce fut la fondation des Films du fleuve pour **la Promesse**.

Ciné-Bulles: Est-ce que l'on peut dire que la Promesse est votre premier véritable succès? Que va-t-il vous apporter? Qu'est-ce que ça vous apporte déjà?

Luc Dardenne: C'est notre premier succès, à la fois critique et public mais «succès public», il faut tout de même relativiser! Le film est distribué dans une quinzaine de pays, en plus d'un nombre important de télévisions. Tout ça nous donne la possibilité de commencer le suivant, sans problèmes de budget, mais ça ne change rien à notre façon de travailler.

Ciné-Bulles: Quelle est la situation du documentaire en Belgique? Quel est son financement, sa distribution?

Luc Dardenne: On retrouve en Belgique l'équivalent de l'avance sur recettes en France, donc avance sur les longs métrages, les courts métrages, les séries télévisées et les documentaires, puis il y a deux commissions, qui ne sont pas des sous-commissions mais des commissions régionales: il y en a une à Bruxelles, le Centre bruxellois de l'audiovisuel dont Henri Storck a été le fondateur, et l'autre à Liège pour la Wallonie, Wallonie images productions. Il y a trois ou quatre ateliers comme le nôtre. Voilà les structures qui ont été mises en place avec l'aide de la communauté française de Belgique. Vous avez aussi la Radio-Télévision Belge Francophone (RTBF), qui est partenaire à 90 % des films. Leur apport n'est pas monétaire mais plutôt en services: montage, mixage, etc.

Jean-Pierre Dardenne: En plus, il y a un fond spécial de 50 millions de francs belges qui a été créé il y a deux ans, auquel vous avez accès dans la mesure où la RTBF est coproductrice de votre documentaire. En plus du fond télévisuel, des structures d'accueil, 50 millions par an, ce n'est pas mal, mais tout ne va pas au documentaire.

Ciné-Bulles: Est-ce que l'on peut dire que, comme en France, la télévision est devenue un partenaire indispensable?

Luc Dardenne: Tout ce qu'on a fait, c'est avec la télé, et la télé est à peu près dans tout ce qui se fait, en documentaire en tout cas. Le seul problème, c'est qu'ils veulent qu'on fasse des 52 minutes. Or, nous trouvons que la durée fait partie de la forme artistique et qu'il est dommage que l'on doive parfois se plier à des durées d'émissions qui correspondent à leurs cases; mais finalement on arrive quand même à détourner les choses. Si le documentaire est très fort, ils acceptent une durée plus longue.

Entretien avec Luc et Jean-Pierre Dardenne



Jean-Pierre et Luc Dardenne
(Photo: Christine Plenus)

Ciné-Bulles: *Peut-on parler d'une tradition du documentaire en Belgique comme il y en a une en Angleterre ou au Canada, et si oui, à quand remonte-t-elle?*

Luc Dardenne: C'est Henri Storck qui a commencé dans les années 20. Il a été le premier cinéaste dans ce pays à prendre une caméra pour en faire des documents sur une époque, sur la peinture, mais aussi sur la vie des gens, les vacances à la plage: **Borinage** avec Joris Ivens, **les Maisons de la misère**, etc. Il s'est toujours intéressé à la production documentaire de ce pays, il a éveillé l'attention des autorités politiques à partir de 1967, qui ont alors créé une commission, ce qui a aidé à la reconnaissance du documentaire. Il est le véritable pilier du documentaire en Belgique.

Jean-Pierre Dardenne: Dans les années 60, une véritable école s'est formée avec des documentaires liés à la télévision. Il est certain que le documentaire permet de travailler dans de bonnes conditions à des prix moins élevés que les films de fiction. Plusieurs documentaristes font également de la fiction. Il y a bien un pur et dur, Boris Lehman, cinéaste inclassable, qui mélange documentaire et fiction. Il affiche une trajectoire véritablement unique.

Ciné-Bulles: *Quelles sont les conditions de distribution en Belgique?*

Luc Dardenne: J'entendais Alain Tanner qui parlait justement de la difficulté à distribuer des films en Europe; il y a beaucoup de films qui ne sont jamais montrés nulle part. D'après certains exploitants et distributeurs, et d'après notre petite expérience, on s'aperçoit qu'il y a un réel problème de la distribution de films comme le nôtre en Wallonie. Vous avez Bruxelles et vous avez Liège, c'est à peu près tout.

Jean-Pierre Dardenne: Il y a plusieurs grandes villes avec des cinémas, des complexes ou bien des petites salles. Par exemple, avec trois copies, on a déjà fait 10 000 entrées; avec 6 copies on en fait 15 000. En Wallonie, il n'y a pas assez de salles. Si l'on prend les chiffres d'entrée pour **la Promesse**, on s'aperçoit qu'en excluant les entrées à Bruxelles, il y a presque autant de spectateurs du côté néerlandophone que du côté francophone.

Ciné-Bulles: *Quels sont les cinéastes belges de documentaire ou de fiction que vous considérez comme importants?*

Filmographie de Luc et Jean-Pierre Dardenne:

- 1978: **le Chant du rossignol** (doc.)
- 1979: **Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse pour la première fois** (doc.)
- 1980: **Pour que la guerre s'achève, les murs devaient s'écrouler** (doc.)
- 1981: **R... ne répond plus** (doc.)
- 1982: **Leçons d'une université volante** (doc.)
- 1983: **Regarde Jonathan/ Jean Louvet, son œuvre** (doc.)
- 1986: **Falsch**
- 1987: **Il court... il court le monde** (c.m.)
- 1992: **Je pense à vous**
- 1996: **la Promesse**

Le documentaire en Belgique

Jean-Pierre Dardenne: Il y a bien sûr André Delvaux, c'est le premier qui a construit en Belgique une œuvre de fiction, et Henri Storck pour le documentaire.

Luc Dardenne: Delvaux est le premier et le dernier cinéaste belge, parce que tous ses films sont indirectement ou directement liés à la Belgique. Il y a aussi Chantal Akerman. Je pense qu'elle est plus Belge que ce qu'elle-même peut dire; c'est vrai qu'il y a chez elle la rencontre de son histoire juive, mais il y a aussi la Belgique. Je dirais que dans un cinéma, disons, plus commercial il y a Gérard Corbiau et Van der Maal, qui font des films à gros budgets, pour le grand public.

Ciné-Bulles: Est-ce qu'on peut parler de vos deux précédents films de fiction, *la Promesse* étant le troisième?

Jean-Pierre Dardenne: La première fiction, c'était *Falsch* en 1987, l'adaptation d'une pièce de théâtre de René Kaliski: l'histoire d'une famille juive qui retrouve le dernier survivant de la famille qui avait émigré à New York. Chacun

explique pourquoi il est resté. Puis, en 1991, on a tourné *Je pense à vous*, l'histoire d'un gars qui perd son boulot.

Ciné-Bulles: Peut-on parler des gens qui ont beaucoup compté pour vous?

Jean-Pierre Dardenne: Il y a Johan Van der Keuken, que l'on a rencontré lors d'un séminaire organisé par l'INSAS (l'école de cinéma à Bruxelles). J'avais entendu parler de lui, mais je n'avais vu aucun de ses films; on a donc découvert une œuvre et un homme. Il est devenu un ami.

Luc Dardenne: Van der Keuken est un cinéaste qui dans sa démarche, son approche des choses, et à travers tout ce qu'il nous a raconté dans son séminaire, est quelqu'un qui a compté pour nous: «Le cinéma n'est pas un langage, c'est un état», c'est-à-dire que lorsqu'on fait un film il y a bien sûr un langage, mais le principal c'est de créer des états, un peu comme en cuisine. Pour nous, c'est important. Quand on travaille sur un scénario, on essaie de voir l'état: incandescent ou froid? Cela compte beaucoup pour l'écriture du scénario,



La Promesse de Jean-Pierre et Luc Dardenne (Photo: Christine Plenus)

Entretien avec Luc et Jean-Pierre Dardenne

et Van der Keuken possède une sensibilité extraordinaire lorsqu'il parle de ses films. C'est beaucoup plus important pour nous que toutes ces questions de grammaire, de sémiologie, importantes pour ceux qui analysent les films, mais castratrices pour ceux qui les font! Il faut, pour créer, se dépouiller. Je ne veux pas être obscurantiste, mais il faut à un moment plonger et nager, et Van der Keuken est pour moi un des seuls cinéastes qui parle de ses films comme s'il était en train de les faire, et ça c'est formidable.

Ciné-Bulles: *Vous devez également beaucoup au cinéaste Armand Gatti.*

Luc Dardenne: Armand Gatti nous a ouvert à la sensibilité politique, au mélange de la vie et de l'art. Il nous a fait sortir de notre petit monde belge, qui est quand même étroit. Je ne le méprise pas mais, quand on a la dimension planétaire qu'un homme comme lui apporte, on voit notre pays et ses problèmes d'un autre œil. On ne reste pas coincé dans ces débats interminables: la Belgique existe-t-elle?, un pays avec deux peuples est-il viable?, le surréalisme est-il un mouvement insurpassable, etc.? Avec Armand Gatti, on parlait du Guatemala, de Che Guevara, même s'il avait parfois ses préjugés un peu dogmatiques face à une certaine réalité. Il nous a ouvert au jeu théâtral, au travail du comédien, et comment il mettait en scène ses films. En Irlande du Nord, nous étions ses assistants: il nous a appris à prendre les choses de façon non idéologique, à travers des histoires plus complexes qu'elles apparaissent dans ce qu'on nomme les films politiques à la Costa-Gavras... Il nous a éveillé à une certaine forme de folie et il ne fait jamais de compromis. Il a toujours aspiré à une plus grande cohésion entre sa volonté artistique et les sujets de ses films, entre les gens qui travaillent avec lui et ce qu'il a envie de faire. C'est une belle leçon de morale artistique. Pour nous, c'est véritablement un «père spirituel».

Ciné-Bulles: *Je voudrais revenir sur la **Promesse** et sur la construction du film? Quel est dans ce film le rapport au documentaire?*

Luc Dardenne: En documentaire, on tourne plutôt avec une caméra assez distante; dans le côté documentaire du film notre problème était de conserver la mémoire de cette région où les choses sont en train de disparaître, que ce soit les usines qui ont fermé, les ouvriers qui travaillent

dans ces usines, la mémoire du mouvement ouvrier, etc. Tout cela allait disparaître et personne n'était préoccupé de garder des traces de tous ces combats, de toute cette exploitation. Donc, le côté documentaire était surtout lié à cette volonté de faire œuvre de mémoire et de témoignage. Pour le côté fiction de **la Promesse**, la caméra est plus près des choses, elle est au présent, dans le vif du sujet; elle n'est pas distante. Il n'y a pas une continuité de style entre la caméra documentaire dans nos documentaires et la caméra documentaire dans **la Promesse**. Dans ce film, le documentaire, s'il est présent, c'est sans doute parce qu'il y a un milieu qui est décrit à travers l'histoire qu'on raconte, dans la manière où il l'est avec les personnages de fiction, par exemple Jérémie le garçon...

Ciné-Bulles: *Vous ne refusez pas l'appellation de cinéaste «engagé», un mot qu'aujourd'hui on ose à peine prononcer...*

Luc Dardenne: Nous sommes toujours engagés... mais dans la mesure où il n'y a pas aujourd'hui vraiment de mouvement social, où on ne va pas vers une société que celle qui existe. Nous sommes peut-être surtout engagés par rapport à nous-mêmes... Avant, en parlant de quelqu'un d'«engagé», c'était par rapport à une réalité sociale où il y avait un conflit qui permettait de s'engager. Aujourd'hui, il est possible d'être engagé, mais ça reste un peu angélique: engagé, mais par rapport à quoi? Lorsque nous parlons dans nos films de la réalité sociale actuelle, ce n'est jamais avec des moyens racoleurs et un type de cinéma qui ne vise que la rentabilité.

Ciné-Bulles: *Avez-vous toujours souhaité travailler ensemble. Est-ce que votre association est venue tout naturellement?*

Luc Dardenne: Nous n'avons pas dit: bon, on va travailler ensemble! Ça s'est fait simplement, mais avant de commencer ce n'était pas une évidence. C'est Armand Gatti qui nous a réunis. Nous avons décidé de faire comme lui, ensemble; pendant dix ans, nous avons fait des documentaires en suivant sa démarche. Finalement, nous avons travaillé en rivalité comme le fils peut être le rival du père; en même temps il l'admire, en même temps il tente de le tuer symboliquement. Nous avons toujours travaillé avec lui, derrière nous, entre nous. Et à un certain moment, le «deuil» s'est fait, voilà! ■